

« TOUT CONTINUE. EN MIEUX »

YANNICK SOUVRE, la capitaine de Bourges, tire un trait sur sa riche carrière mais plonge avec délice vers sa nouvelle vie au sein du club.

Personnage incontournable du basket féminin français de ces quinze dernières années, la meneuse de jeu de Bourges a tiré le rideau hier devant son public sur une longue et fabuleuse carrière, marquée à la fois par sa réussite sur le terrain et par son engagement fervent dans la promotion de son sport. Elle va arrêter de dribbler, pas de défendre le basket.

– VOUS VOUS ÉTIEZ DONNÉ le mot, avec Laurent Blanc et Abdelatif Benazzi, pour arrêter vos carrières le même week-end ?...

– Eh oui... (elle rit). Oui, j'ai vu que le « Président » arrêtait aussi. J'ai lu *L'Équipe* ce matin (hier matin), vu les commentaires de Benazzi. Il disait s'être levé tous les jours à six heures toute la semaine. Moi pas, ce n'est pas allé jusque là. Ce sont des coïncidences mais enfin, entre Jordan et Stockton qui arrêtent aussi, ça en fait une liste... Tout ça est anecdotique mais assez rigolo.

– On imagine que vous auriez souhaité ce baisser de rideau sans nez cassé et avec une victoire au bout ?

– Bien sûr, parce qu'on joue toujours pour ça. Avant et après, j'étais remplie d'émotions, à un degré de sensibilité énorme. Pendant le match, non : je voulais gagner, point. Parce que c'est ma façon d'être. Je suis déçue d'avoir perdu mais ça n'annule surtout pas ce que j'ai vécu. C'était un peu comme après le Championnat du monde (*la France a fini 8^e*) : beaucoup de gens me disaient, « tu dois être frustrée »... Non, la défaite et la blessure, ça fait partie du sport. Celle-là m'embête un peu plus parce que passer sur le billard n'est jamais drôle. Mais c'est la vie. On a perdu parce qu'en face, Tarbes a été meilleur et que nous avons été à l'image de notre saison un peu ratée.

– Vous arrêtez alors que, pour la première fois depuis sept ans, le championnat ne s'achève pas par une finale Bourges-Valenciennes...

– Oui. Je considère que chaque chose gagnée reflète le travail qu'il y a derrière. Nous, nous n'avons pas été assez constantes et on n'a certainement pas assez travaillé. Pas assez de travail, de rigueur, d'abnégation. Le basket est un sport extrêmement logique, qui se calcule au millimètre. Il faut donc être prêt au millimètre, ce que nous n'avons pas su être toute la saison. On va au Final Four tant bien que mal, j'espérais que, tant bien que mal, nous serions en finale du championnat. Nous n'y sommes pas et ce n'est pas un scandale.

– À quel moment avez-vous vraiment senti qu'il était temps, qu'il était l'heure ?

– L'an passé à l'inter-saison. Je me suis posée la question. Pas longtemps. Pour ce qui était de l'équipe de France j'avais prévenu Alain Jardel (*l'entraîneur*) que j'arrêtais après le Mondial, je lui avais expliqué mon programme. Le cycle que va vivre Bourges, son passage en société d'économie sportive, tout ça n'est pas venu sur le tapis. Mes parents auraient plutôt eu envie que j'arrête, avaient peur de l'année de trop. J'estime que je ne l'ai pas faite parce que par rapport à moi, à mon envie, hors la limite physique, j'ai eu la chance de pouvoir décider du moment. À partir de là, il n'y a pas d'agreur. Et maintenant, mon choix est irréversible.

– Quel est le sentiment dominant à l'heure où l'on sait qu'il n'y aura plus de fin de match serré à jouer, d'adrénaline à mobiliser ?

– L'apaisement, parce que c'est épuisant moralement, surtout lorsqu'on se demande si on pourra être au top physiquement, donner cent



(Photo MAO)

pour cent. Je suis (elle s'interrompt)... triste et heureuse. Je pleure sur ce qui se termine mais j'avais du sourire dans les larmes parce que j'ai très envie de ce qui va m'arriver. Je suis très enthousiaste. Aujourd'hui (hier), je me la suis faite un peu égoïste, je l'avoue. J'ai eu souvent les larmes aux yeux dans la semaine, j'ai gardé tout ça. Je savais qu'aujourd'hui, je pleurerai, parce qu'il fallait évacuer et parce que c'est normal de pleurer lorsque quelque chose de beau se termine.

– Avez-vous été tentée d'utiliser ce moment dans votre discours à vos coéquipières ?

– Non, parce que je ne suis pas égoïste à ce point là.

– Ça aurait pu être un ressort assez puissant pour le match, non ?

– Je n'ai pas voulu. Je me suis posé la question, j'aurais pu... Mais qui aurais-je été pour dire : "Allez les filles, il faut tout donner, pour moi !" Cela n'aurait pas été bien, ça aurait voulu dire que quelque chose s'arrêtait, alors que tout continue. En mieux même, pourquoï pas ! J'ai envie que Bourges redevienne Bourges.

« J'espère qu'aujourd'hui les jeunes Françaises ont ça en elles, qu'elles feront très prochainement d'une médaille olympique un objectif »

– Anna Kocotova nous parlait de ce stress de l'avant-match qui va vous manquer...

– Automatiquement. Mais depuis le début de ma carrière, je me suis ancrée dans l'idée que tout ça pouvait se terminer. Très vite même, après une blessure. Je me suis préparée, dans une sorte de deuil, en me disant : tiens, je ne viendrais plus ici, plus là. J'ai voulu maîtriser et contrôler la fin. Je n'aime pas trop l'imprévu. Et puis, c'est aussi pour cela que je me suis bâti un gros emploi du temps, pour contrecarrer le blues qui viendra, de toute manière. Maintenant, moi, j'aime beaucoup repartir dans le passé, réparer des moments fabuleux que j'ai vécus...

– Que restera-t-il d'abord ? Des coupes dans une armoire ou plutôt des visages, des paroles, des émotions ?

– Les émotions évidemment. Le reste, je ne crache pas dessus car c'est en allant le chercher

qu'on vit les émotions. Mais ce qui me reste, c'est... (elle hésite). Émotions, rigolades, des moments forts avec tous ceux que j'ai eu la chance de rencontrer. Pas forcément très proches... Je peux dire que je garde précieusement des moments passés avec une fille comme Odile Santaniello, qui n'était pas mon amie, mais avec qui j'ai vécu des trucs vraiment superbes.

– Quelle est la part d'atavisme, le poids de l'expérience familiale dans une carrière comme la vôtre ?

– Énorme. Je suis persuadée que certains grands champions, parce qu'ils n'ont pas connu une adolescence facile, un entourage familial présent, s'en servent pour se battre. Mais il y a aussi beaucoup de champions qui ont été extrêmement bien entourés. Et pas par des gens qui vous passent la pomme... Mes parents m'ont soutenue et recadrée en permanence. C'est énorme ça, un élan formidable.

– Avez-vous le sentiment qu'il vous a manqué quelque chose dans cette énorme carrière ? Une expérience WNBA, une médaille olympique ?

– Non... La médaille olympique, je ne l'ai même jamais imaginée. J'ai rêvé des Jeux, puis j'ai souhaité y aller et finalement, j'y suis allée. Mais je n'ai jamais pu rêver de monter sur le podium. Trop réaliste pour ça. À Sydney, on aurait peut-être pu s'en approcher mais ça me paraissait bien loin, trop loin. J'espère qu'aujourd'hui, les jeunes Françaises ont ça en elles, qu'elles feront très prochainement d'une médaille olympique un objectif.

– Vous avez toujours souligné le feeling qui vous unissait à vos coaches au poste où vous jouiez. Apparemment, ce sentiment n'a pas été assez fort pour inciter à devenir coach à votre tour ?

– Je n'ai jamais passé les diplômes pour me l'interdire justement. J'aurais pu suivre le cursus réservé aux sportifs de haut niveau. Mais, je me connais, si je l'avais fait, j'aurais plongé. Or, je voulais surtout poser mes valises, pouvoir avoir une vie familiale, parce que j'en ai vraiment envie (...). Franchement, j'ai surtout envie de prendre du recul. Pour avoir lu des interviews de gens comme Monclar ou Beugnot, j'ai compris la difficulté de réussir ce passage joueur-entraîneur. Je suis encore bien trop jeune. Un jour peut-être... Ou peut-être pas...

– Vous arrêtez votre carrière, mais pas votre collaboration avec Bourges, dont vous allez devenir le directeur commercial, en quelque sorte la VRP d'un club dont aurez porté dix ans le maillot...

– Je suis très enthousiaste. Au plan du commerce, j'espère ne pas trop me tromper. En tout

cas, j'ai fait des études pour ça. Pour le reste, j'espère avoir l'état d'esprit, puisqu'il s'agit de vendre du basket. À priori, je connais le produit. Et puis, je suis la aussi pour faire évoluer des structures déjà très solides, puisque c'est le souhait du président : faire passer le club en société sportive et créer un emploi, le mien, où j'aurais des devoirs et des résultats à obtenir

« Je crois que les gens ont bien cerné le sport féminin maintenant. Il y a eu une évolution manifeste dans la société française de ce point de vue. Peut-être que quelque part j'y ai un peu participé »

– Côté parquet, quel avenir imaginez-vous pour Bourges ?

– C'est l'inquiétude de mon père (elle rit). Pas la mienne, je suis optimiste de nature. Cette année, je terminais ma carrière de joueuse, je n'ai donc pas été consultée sur le recrutement, mais c'est prévu dans le profil de mon poste. Et heureusement, car il y a beaucoup de choses à faire au niveau du scouting et ça me passionne. Heureusement, on n'aura pas la même pression que ces dix dernières années.

– Et pour l'équipe de France, dont vous avez partagé l'essentiel des aventures et toutes les médailles depuis plus de dix ans ?

– Il m'est beaucoup plus difficile d'en parler. En 2001 à l'Euro, on avait dit : " *L'esprit club* ". Et ça a marché, bien que ce soit très dur d'obtenir ça avec une sélection. La retraite d'Isabelle Fijałkowski a pesé lourd. Cela dit, on a de très bons résultats en jeunes, je ne vois pas pourquoi on disparaîtrait, même si les autres nations ont continué à travailler. Quand je vois la Russie... Le podium de l'Euro en Grèce, ce sera dur, très dur. Mais bon, peut-être que des joueuses arrivent à maturité, vont pouvoir s'exprimer davantage, ont acquis de l'expérience internationale avec Valenciennes, Aix, Tarbes.

– Comment analysez-vous l'évolution du basket féminin depuis le début de votre carrière ? Elle semble vertigineuse...

– Elle l'est. L'évolution a été constante, positive aussi. Physiquement, athlétiquement, c'est flau-

grant. Au niveau de la taille, on voit de plus en plus de filles grandes, déliées, véritables athlètes. Et en technique individuelle, c'est très bien aussi, tout comme au niveau du travail collectif car nous nous entraînons beaucoup plus et on peut donc réaliser plus de choses. Par contre, les 24 secondes en attaque nous ont fait perdre beaucoup de sens collectif et tactique. Je sais que des gens s'interrogeaient sur ma capacité à jouer en 24 secondes, mais je ne ramène pas le basket à moi. Ce que je dis c'est que si l'évolution athlétique autorise plus d'agressivité offensive, le jeu est tout de même moins riche collectivement et que c'est pourtant la première beauté de ce sport.

– Vous avez beaucoup milité pour que les sportives trouvent toute leur place dans le monde des médias, que le basket féminin soit aussi mieux considéré. À l'heure de raccrocher, êtes-vous satisfaite de ce qu'il représente ?

– Allez, on va dire que ce n'est pas si mal que ça. (Convaincue.) Franchement, la médiatisation n'est pas si mal. Il faut reconnaître qu'on a tout fait pour y arriver. Si l'on prend l'équipe de France, il me semble que les filles se sont toujours montrées très disponibles envers les médias. C'est important, il faut qu'il y ait un échange, qu'on sente que les filles y sont prêtes. Mais ce que l'on a surtout très bien fait, c'est d'avoir des résultats, parce que sans résultats, cela ne marche pas. Seulement, je m'aperçois que certains sports sont tout de même un peu moins exposés que nous, le volley féminin, par exemple. Donc, il faut essayer de ne pas toujours regarder loin de nous vers les sports qu'on aurait envie de passer, en tout bien tout honneur, l'intouchable foot, le rugby... Mais s'il l'on regarde un peu ce qui vient après nous, on peut estimer que ce n'est pas si mal. Je parle de presse écrite, radios. Pour ce qui est de la télé, alors là, on est loin du compte. C'est dur, dur...

– Vous allez aussi vous impliquer auprès du service de communication de la fédération pour promouvoir votre sport au plan national. Mais vous allez devoir défendre autant le secteur masculin que féminin. A regret ?

– Oh que non ! Aucun problème. D'abord, je suis une grande fan du basket masculin. Je ne me suis jamais battue pour qu'on en parle moins et plus de nous. D'ailleurs, je suis persuadée que ce n'est pas parce qu'un journal va moins parler de Pau-Orthez ou de l'ASVEL s'il ne flambent pas en Euroleague qu'on va parler beaucoup plus des filles. Ça n'a rien de mécanique. Il n'y a pas de concurrence entre basket masculin et féminin. Avec le rugby, oui, alors là, oui ! Avec le hand maintenant, un peu. Avec le

basket masculin, on peut quand même considérer que c'est le même sport, même si c'est un peu illusoire au plan physique. Moi, je n'aurai aucun problème à parler du basket masculin. J'ai même expliqué au président Mainini que si notre collaboration se précisait, je souhaitais être surtout utilisée auprès du secteur masculin. Je pense que je suis encore très joueuse et que ce serait difficile de travailler auprès de l'équipe de France féminine, je préfère prendre du recul vis-à-vis d'elle. C'est vrai que j'aime le sport féminin, mais pas dans une optique féministe, ce n'est pas contre les hommes. Je l'aime pour ses valeurs et franchement, je crois que les gens l'ont bien cerné maintenant. Il y a eu une évolution manifeste dans la société française de ce point de vue. Peut-être que quelque part, j'y ai un peu participé.

– À propos de l'équipe de France masculine. Parker...

– (Elle coupe.) Je l'ai vu très peu de temps, il m'a sciée. Il a commencé par : " *vous, madame* ". J'ai bien senti que c'était respectueux mais je lui ai dit que le « madame », ça n'allait pas trop le faire... Sans blague, je l'aime bien. Il a un très bon état d'esprit. Il est (elle cherche...) il est pur, c'est ça, pur. Pour garder la tête sur les épaules comme il le fait, chapeau ! Il a l'air encore très ouvert aux médias et Dieu sait qu'il doit y en avoir. Non vraiment, quand on voit les conditions de vie qu'il a, il pourrait péter les plombs. Et non ! Il reste vachement stable. Et ce je trouve génial : son amour du maillot tricolore. Pourvu que ça dure ! En tout cas, dans le message, il est génial : espérer être un jour en sélection avec ses deux frères, c'est beau ça. Et ce type là va être l'icône de la Fédération. C'est une mine d'or. Et une belle personne à mes yeux.

– La nouvelle vie de Yannick Souvré sera bien remplie mais vous avez dit haut et fort qu'il était temps de faire un bébé ? Le papa va devoir assurer l'intendance ?

– Il va d'abord falloir créer la cellule familiale à laquelle j'aspire. J'ai beaucoup occulté ça dans ma vie. Vu ma façon d'être, ça aurait été inconcevable pour moi de dire à quelqu'un : j'ai bien envie de partager quelque chose, mais moi, je ne suis pas là à cent pour cent. J'ai dit en rigolant que j'étais mariée avec le basket. Quelque part, c'était vrai. Et maintenant, ça me pèse. C'est une des raisons pour lesquelles j'arrête. Je me dis que si demain je n'ai pas créé la cellule familiale que je veux avec un homme et un enfant, j'aurai raté ma vie. Il y a des femmes pour qui ça ne compte pas. Chez moi, c'est viscéral. »

JEAN-LUC THOMAS

REPÈRES

Yannick SOUVRE a trente-trois ans. Elle est née le 19 juillet 1969 à Tournefeuille (Haute-Garonne). Elle mesure 1,75 m. Fille de l'ancien international André Souvré, la meneuse de jeu de Bourges, qui a pris sa retraite internationale après le Mondial 2002 avec 251 sélections, a été formée sous la houlette d'Alain Jardel à Mirande, avec un bref passage à l'Université de Fresno State en 1989-90. Ayant conquis avec Mirande les premiers de ses huit titres de championne de France (en 1988 et 89), elle a aussi porté dans l'Hexagone le maillot du Racing Paris Basket (1990-92) et du SPO Rouen (1992-93) avant de participer à partir de 1993-94 à la montée en puissance du club de Bourges, dont elle est devenue l'emblématique capitaine. Sous les couleurs du CJM Bourges-Basket, elle possède en effet six titres nationaux (1995 à 2000) et quatre tournois de la Fédération (1996, 1999, 2000, 2001), une Coupe Ronchetti (1995) et trois titres de championne d'Europe (1997, 1998, 2000). Elle a participé à six Final Four d'Euroleague. À ces titres de club, il faut ajouter ses succès avec l'équipe de France, dont Alain Jardel, son père spirituel mirandais, en fit la capitaine. La combinaison des succès en club et en sélection de cette joueuse de tête et de tempérament très efficace dans le tir à longue portée, constitue au final un des plus grands palmarès du sport collectif français. Championne d'Europe des nations en France en 2001, Yannick Souvré possède aussi deux médailles d'argent dans cette compétition (1993, 1999). Victorieuse des Jeux de la Francophonie (1989), finaliste des Goodwill Games (1994), elle a aussi participé aux Championnats du monde 1994 (9^e et meilleure passeuse) et 2002 (8^e), ainsi qu'aux Jeux Olympiques de Sydney 2000 (5^e, première nation européenne). Au plan individuel, la meneuse berruyère a partagé en 1998 avec Odile Santaniello le titre de MVP (meilleure joueuse) du Championnat et a été élue dans le meilleur cinq de l'Euro 1999.

CETTE SEMAINE

Un doux parfum de finales...

Au menu de la semaine, les demi-finales retour de la Ligue des champions avec la suite du derby milanais et le retour de Zidane à Turin. En NBA, suivez toute la semaine le duel entre les Spurs de Parker et les Lakers de Shaq lors des demi-finales de Conférence. Du rugby, avec la dernière journée des play-offs et le choc Agen-Stade Français. Ne manquez pas également le Grand Prix d'Autriche avec la deuxième sortie de la Ferrari F 2003 victorieuse en Espagne.

L'ÉQUIPE